

« Vieillir en exil, c'est vieillir deux fois » (Montandon, 2006)

La transculturalité se faufile dans le quotidien, les premières phases de la vie dans un ailleurs choisi ou non sont marquées de la nécessité de l'intégrer. Un mariage subtil s'opère alors entre la culture du pays d'origine et celle du pays d'accueil, et il faudra du temps, du recul pour pouvoir en constater les effets. La vieillesse est ce moment du bilan qui permet d'observer ce phénomène de transculturalité.

Transculturality slips into the ordinary, the first phases of life in an elsewhere, either chosen or not, marked by the necessity to integrate. A subtle marriage takes place between the culture of the country of origin and that of the adopted country, but time and distance are needed to see its effects. Old age, the moment in which one takes stock of one's life, makes it possible to observe this phenomenon of transculturality.

Dans cet article je voudrais m'attacher à deux moments de la vie porteurs souvent de désarroi, l'immigration et le vieillissement dans lesquels on peut observer les effets du transculturel ou de l'interculturel. L'interculturel laisse entendre que chaque composante de cet 'inter' n'est pas transformée alors que le transculturel suggère un processus de fécondation réciproque. L'analyse du récit d'une immigration au féminin et d'un autre au masculin pourrait ouvrir des pistes de réflexion sur cet emmêlement des cultures à travers le prisme du genre sans pour autant conclure à une généralisation théorisante. La romancière May Sarton, dans ses journaux entamés autour de la soixantaine, a essayé de répondre à deux questions pertinentes ici : à quoi sert de vieillir et surtout à quoi sert de l'écrire? (1994) La protagoniste du beau roman *Le bonheur a la queue glissante* d'Abla Farhoud (2004) répond partiellement à May Sarton en y ajoutant la place particulière qu'occupe l'immigration dans cette tranche de vie. L'essentiel de cet article se penchera sur le bilan d'une femme

arrivée à la fin de sa vie grâce au personnage d'Abla Farhoud et de trois hommes à partir du roman de Abdelkader Djemaï *Gare du Nord* (2003) tous après une vie en immigration.

Un jour ils sont partis, ont tout quitté et après un périple ils se sont installés ailleurs. La vie passe, ils vieillissent et s'approchent de la dernière étape. La littérature raconte l'exil, l'immigration, souvent pour montrer la douleur du départ, la nostalgie des lieux et des personnes laissés derrière soi, pour dire aussi ce sentiment de rejet quand les codes culturels font défaut, en un mot l'acculturation demandée à tout nouveau immigré. La littérature s'est penchée sur le malaise de la seconde, troisième génération à travers les écrits des enfants des premiers immigrés (M. Charef, A. Begag et bien d'autres) mais elle devient silencieuse quand il s'agit de la vieillesse. En effet on trouve peu de témoignages ou de récits associant la vieillesse et l'immigration. En règle générale, la vieillesse fait peur et n'est peut-être pas un sujet 'commercial' porteur. A-t-on vraiment envie de savoir quand on est jeune ou dans la force de l'âge ce qui nous attend après? Ce monde inquiétant du troisième âge ne présente à priori rien d'excitant, on l'associe à la maladie, au handicap, à l'inactivité, à la fin de vie; tout cela doit certainement expliquer le peu d'écrits sur ce sujet dans la littérature en général¹ et encore plus lorsque le personnage est un immigré².

Qu'est ce que vieillir?

« C'est un état biologique, psychologique et social, irréversible que l'on atteint à un certain âge de la vie » (Moukouta 2010, 31). Et si vieillir est perçu intérieurement par l'individu, maladies, perte d'autonomie ou ralentissement, c'est aussi souvent dans les yeux de l'autre qu'il comprend qu'irréversiblement il est entré dans une autre catégorie.

En Occident la place du vieillard a beaucoup changé. De la maison dans laquelle il vivait avec les autres générations et où il avait une fonction, il a été repoussé vers les maisons de retraite, loin du monde, dans lesquelles on semble le cacher, honteux de son inutilité ou laissé à lui-même, isolé dans un petit appartement n'ayant plus que la mort à attendre. Le souci des autres générations pour ses vieux est un indicateur de la morale d'une société. Le cas extrême s'est rencontré lors du terrible été 2003 pendant lequel la canicule a fait tant de morts parmi les personnes âgées³.

On peut maintenant se poser la question de savoir en quoi vieillir loin de ses racines peut-il être différent de la situation de celui qui vieillit dans son lieu d'origine. Ce qui prédomine dans la problématique du migrant est la friction identitaire. L'identité, c'est ce qui nous définit comme différent de

l'autre mais aussi comme appartenant à un groupe de référence. Mais rien n'est figé, l'identité est un processus qui va au cours du temps évoluer. Vieillir demande donc un réajustement par rapport à soi et par rapport au groupe. L'immigré va devoir se faire au processus du vieillissement comme tout un chacun mais la difficulté pour lui, en plus, est la fluctuation de sa place dans la société, place qu'il a dû conquérir au fil des ans. Cette période de la vie peut provoquer chez un immigré une crise identitaire car souvent c'est le moment de se retourner vers le passé et de l'idéaliser aux dépens d'un présent, d'un ici moins gratifiants. La famille, si les relations sont bonnes et chaleureuses, peut aider à passer ce cap, mais on remarque que les immigrés âgés éprouvent avant tout le besoin de se retrouver avec leurs pairs, au sein de leur groupe d'origine pour essayer de trouver la réponse à la question pour eux devenue cruciale: qui sont-ils après 20, 30, 40 ans en situation d'immigrés?

Vieillir en terre lointaine, c'est vivre dans le déracinement et la mutilation de soi, car avec cette souvenance, on est dans une perte, celle de son identité la plus profonde, la perte d'un habitus profondément ancré, inconscient, loin des repères qui ont façonné votre être, dans un système de codes à décrypter et apprendre. (Montandon 2006, 108).

La comparaison des comportements culturels entre l'Occident et l'Afrique accuse des différences importantes. D'un point de vue social, sur tout le continent africain, de même que dans les sociétés traditionnelles orientales, la personne âgée est honorée. La vieillesse s'accompagne de l'aura de la sagesse, on respecte le vieux car on estime qu'il a su gérer son temps. En Occident, le regard porté sur l'immigré africain ou maghrébin, ne lui renverra pas l'image à laquelle il pensait pouvoir prétendre dans sa société d'origine. La personne âgée en France devient transparente par son absence d'intérêt pour le groupe social, mais une personne âgée immigrée renvoie de plus à un sentiment mitigé car pour certains l'immigration reste encore un phénomène temporaire justifié par le besoin de main d'œuvre, d'où la question de la présence et de la fin de vie de cet immigré devenu 'inutile' en France.

Un autre problème, sur un plan privé, concernant la vieillesse est une certaine « hémorragie »⁴ des fonctionnements aboutissant à des maladies diverses. La démence est l'une d'entre elles, elle pose le problème de la prise en charge et à ce titre sert d'exemple. Moukouta en cherchant à savoir la fréquence de cette pathologie en Afrique, a montré surtout la différence de traitement de la démence due à des aspects culturels. Sa conclusion est qu'en Afrique dans la majorité des cas, le dément est gardé au sein de la famille, ce qui n'est pratiquement jamais le cas en Occident. Le vieillard dément africain conserve ses droits et est pris en charge par la communauté alors qu'en France

il sera hospitalisé ou placé en maison de retraite où l'absence totale de repères doit certainement aggraver son état, et ce d'autant plus que les repères culturels du patient ne sont pas les mêmes que ceux de l'établissement d'accueil.

L'exil

Le bonheur a la queue glissante d'Abla Farhoud (2004) est un de ces rares livres qui aborde la vie d'une femme immigrée âgée et jusqu'à la fin de sa vie. L'auteure, née au Liban a émigré très jeune au Québec; elle est, surtout, connue pour ses pièces de théâtre, mais elle a consacré son premier roman à la vie d'une femme immigrée, roman couronné de succès. Dounia, la protagoniste de ce roman, une femme libanaise, mariée, mère de six enfants et grand mère de cinq petits enfants, observe son vieillissement en se souvenant de la vie qu'elle a eue. Elle s'adresse au lecteur en lui posant des questions auxquelles elle semble ne pas avoir elle-même de réponses. Cette technique narrative permet au lecteur de se projeter dans une sorte de tête à tête avec la protagoniste d'où il ne ressort pas indemne. Pendant cent soixante pages, il partage la vie et l'exil de cette femme et les émotions sont fortes.

Cette femme a connu plusieurs exils. Le roman s'ouvre sur le dernier qu'elle réclame elle-même à ses enfants, celui d'être mise dans un hospice de vieillard, et il s'achève sur les derniers temps de Dounia dans la maison de retraite. Elle a connu ses premiers exils dans son propre pays: le premier est celui d'une enfant dont la mort prématurée de la mère l'a rejetée du monde maternel, orpheline et privée de cet environnement, elle a dû apprendre seule les codes d'une femme. Son second exil fut après son mariage, elle a quitté son village pour suivre son mari dans un autre village où elle est vue comme l'étrangère: « C'est en vivant dans le village de mon mari que j'ai commencé à faire des comparaisons, à voir les différences, à vivre le manque et la nostalgie, à avoir envie d'être ailleurs sans pouvoir y aller, à me sentir étrangère » (42). Son troisième exil interviendra plus tard lorsque avec sa famille elle quittera son Liban natal pour le Québec. Le quatrième exil sera celui qui la ramènera au Liban, de nouveau elle se retrouve sans repères. Elle est devenue une étrangère pour sa famille et ce monde lui est devenu étrange: « La langue n'était plus un obstacle et pourtant, très vite, je me suis aperçue que je n'avais pas d'affinités avec les gens qui parlaient ma langue » (108).

On voit ici que le terme d'exil correspond à diverses situations tant psychiques que sociales. L'exil n'est pas que la fuite d'un pays avec sa petite valise (même s'il est cela aussi). A mon sens, l'exil est au delà d'une réalité géographique un état mental et comme le dit Robert M. Palem un migrant est

toujours un exilé, que ce soit volontaire ou non « dans le premier cas la migration est première et la souffrance est consécutive et dans le second cas la souffrance est première (guerre, famine, génocide...) et la migration est recherche de solution » (Palem, 2006); et toujours selon ce chercheur, les corollaires de l'exil sont la solitude, l'altérité, la coexistence, la nostalgie, sentiments bien répertoriés dans les migrations. L'immigration peut aussi s'accompagner d'un exil intérieur comme l'a si bien analysé Julia Kristeva (1988), qui correspondrait à l'état vécu par Dounia enfant. On peut se demander si cette accumulation d'exils lui ont permis d'être mieux préparée à l'avant-dernier exil, celui de la vieillesse.

Faire l'expérience de l'exil et de la vieillesse, c'est faire une double et similaire expérience. Si le vieillard est frappé par cette incapacité à suivre le rythme de son siècle, à en apprendre les modes nouveaux, il en va de même de l'exilé qui se trouvent en un lieu où les repères sont autant de nouveautés inconnues et mystérieuses qui rompent les habitudes les mieux établies (Montandon, 2006). Montandon met le doigt sur la particularité des vieux immigrés, qui après avoir dû intégrer des codes étrangers dans leur nouveau pays, vont de nouveau avoir à s'adapter à une situation nouvelle. L'exil ou plutôt les exils successifs l'ont préparée, d'une certaine façon, à cette phase de la vie, mais ont brisé quelque chose en elle: « Quelque chose s'est cassé en cours de route » (135). R.M Antunes-Meyerfeld et M. Z Ferreira Cury présentent eux aussi la vieillesse comme une « forme d'exil corporel, un processus qui rend l'individu étranger à son propre corps marqué par les épreuves du temps » (2006); ce qui double le sentiment particulier de la migration d'être d'ici et d'ailleurs, finalement être étranger partout jusque dans l'intimité de son être. Dounia le ressent et l'exprime ainsi: « Cet étrange corps qui est devenu le nôtre, chaque fois qu'on réussit à l'appriivoiser, continue à changer et à se détériorer jusqu'à la fin; On sait que l'on devra peu à peu faire le deuil de soi-même.... » (11).

Pourtant malgré ses douleurs, et l'apprentissage de cette déchéance, elle a acquis en vieillissant une sorte de poésie, une forme de sagesse: « En vieillissant, la résignation et la sagesse se confondent, c'est pourquoi j'ai dit: « Quand un bébé naît, on le couche dans un couffin en attendant qu'il grandisse; quand un vieux devient trop vieux, on le met dans une maison de vieux avec des barreaux au lit en attendant qu'il meure » (9). Son mari ne partage pas cette vision de l'avenir: « le mot hospice, il l'a rayé depuis longtemps de son vocabulaire » (9). Dounia et son mari vieillissent différemment « en vieillissant, il devient de plus en plus malheureux, et moi, c'est le contraire, le malheur est sorti de ma poitrine » (20). Son mari est un

homme jovial et social, il aime raconter des histoires. Dans son village natal, il irait s'asseoir sur la place du village et partagerait son temps avec les autres vieux. Dans son pays d'adoption, les hommes vont au café boire de la bière et regardent la télévision et lui n'aime ni l'une ni l'autre.

La transmission

Vieillir en immigration c'est aussi accepter que ses enfants évoluent dans un autre monde que le sien, que deviennent alors le partage, la transmission ? Dounia ne peut partager son expérience de petite fille, orpheline au Liban, au début du siècle, avec ses enfants élevés au Canada au sein d'une famille complète, cela va au delà de l'aspect matériel, certes important, il s'agit ici avant tout de la différence culturelle. Sa fille Myriam écrit des livres alors que Dounia sait juste écrire son nom, son autre fille enseigne les langues tandis que la mère parle à peine sa propre langue, un peu le français et très peu d'anglais. Pourtant dans des histoires si éloignées, quelque chose de son roman se répète: « Ma mère et moi, nous parlions la même langue, mais elle n'était plus là pour me parler. Quand je suis devenue mère à mon tour, je n'étais pas là pour mes enfants. Je les ai nourris, c'est tout, je ne leur ai pas parlé, nous n'avons jamais parlé ensemble » (99).

La langue, le langage revient fréquemment dans les propos de la vieille femme. Elle se souvient qu'enfant elle parlait, qu'elle devait même être amusante car elle faisait rire les autres et puis peu à peu elle a de moins en moins parlé. Dounia, parce qu'elle est femme, n'a pas eu accès à la maîtrise de la langue, enfant son père ne s'est pas préoccupé qu'elle apprenne à lire et écrire. Avec son mari il en fut de même, elle apprendra seulement avec ses enfants à écrire son nom et n'osera jamais leur avouer que toute sa vie, cela lui aura manqué: « Ce que l'on ne connaît pas ne peut pas nous manquer » (30) leur fait-elle croire.

Jeune épouse, étrangère dans le village de son mari, elle connut l'isolement. Arrivée au Canada, elle s'enferma dans sa maison et dans son rôle de gardienne du foyer, mais elle ne parlait pas. Avec ses enfants, peut-être, ne pouvait-elle pas reproduire ce qu'elle n'avait connu enfant, elle fonctionnait dans l'urgence du soin des enfants mais sans les mots. Et puis les enfants ont adopté l'autre langue et ce pays avec cette autre langue est devenu le leur cependant qu'elle demeurait dans sa propre langue et son silence. Son mari, lui, était un beau parleur, alors elle l'écoutait. En vieillissant elle s'étonne et s'interroge sur son silence, elle comprend que son amour et ses mots à elle passaient par les plats qu'elle leur cuisinait: « Mes mots sont les branches de persil que je lave, que je trie, que je découpe, les poivrons et les courgettes que

je vide pour mieux les farcir, les pommes de terre que j'épluche, les feuilles de vigne et les feuilles de chou que je roule » (14).

La langue fut aussi un obstacle entre ses petits enfants et elle car ils ne parlent pas l'arabe et elle baragouine un pauvre français, pourtant elle dit qu'ils arrivent à se comprendre. Les attentes et les besoins d'une relation maternelle ne sont pas les mêmes que ceux d'une grand mère, pour jouer avec ses petits enfants, son vocabulaire est suffisant. Elle remarque enfin avec un peu d'amertume que « souvent mes enfants et petits-enfants parlent de moi comme si je n'étais pas là » (25). N'est-ce pas le lot de la vieillesse de disparaître du champ actif de la société? Certainement mais la barrière de la langue aggrave cette situation. Et puis arrive le moment où les enfants deviennent des étrangers. Est-ce propre à l'immigration? Il est naturel que les enfants en grandissant et en devenant autonomes s'éloignent de leurs parents. Dans le cadre de l'immigration s'ajoute la distance culturelle et linguistique qui s'installe entre des parents immigrés et leurs enfants, nés dans un autre pays. C'est ainsi que Dounia l'exprime:

L'espace qu'il y a entre nous, je le vois surtout quand mes enfants sont avec leurs amis. Chaque fois, sans que j'y fasse attention, une question me revient: Celle-là qui parle, celui-là qui rit dans une langue que je ne comprends pas, est-ce bien ma fille, est-ce bien mon fils? Est-ce que je suis bien sa mère? (79)

Vieillir c'est souvent perdre ses mots mais dans son cas à elle, si elle n'a jamais vraiment eu ces mots de la langue de l'autre comment se fera-t-elle comprendre? C'est certainement ce qui l'effraie lorsqu'elle réalise qu'elle a toujours été dépendante de sa famille pour fonctionner dans cette société. Toute sa vie Dounia s'est reposée sur son mari ou sur ses enfants pour tout ce qui concerne le contact, les relations avec le monde extérieur: « Un jour, j'ai composé le 9-1-1 et on ne m'a pas comprise quand j'ai donné mon adresse.... je ne sais rien faire seule » (90). Cette dépendance l'effraie à l'arrivée de la vieillesse « le jour où mon corps me trahira.... Devenir plus dépendante que je ne l'ai été? Ce sera insupportable » (9). Plus qu'insupportable, elle ne pourra l'accepter: « Un jour, mes enfants me nourriront comme je les ai nourris, me changeront les couches.... Recevoir demande de la grandeur d'âme.... Mon Dieu, faites que je meure avant! » (105). Vieillir c'est aussi cela, se retrouver en état de dépendance, comment fait alors l'immigré quand son réseau familial ne peut plus le prendre en charge et qu'il passe le relais au réseau sociétal? On sent bien que Dounia a pressenti cette difficulté et qu'elle la craint.

Cette sorte de dépendance, même si je m'y suis un peu habituée, m'est encore difficile. Le jour où mon corps me trahira et qu'il m'empêchera de faire mon

travail dans la maison, comment vais-je pouvoir le supporter? Devenir plus dépendante que je ne l'ai été? Ce sera insupportable. Me résigner à être un jour inutile? Complètement inutile? Je ne le peux pas (91).

Le virage

Et puis arrive le moment où le temps passé dans le pays d'immigration est plus long que celui passé dans son pays d'origine. De manière peut-être paradoxale avancer en âge dans un autre pays que le sien ne fait pas oublier les premières années. En effet, en toute logique on pourrait penser que le temps passé en immigration enracine, or souvent la nostalgie du passé et du pays quitté revient avec force. De nombreuses enquêtes auprès des immigrés⁵ montrent que, pour certains, plus longue est l'immigration, plus la nostalgie envahit l'espace. Un présent peu valorisant, un avenir incertain font que la plupart des personnes âgées se réfugient de manière générale dans le passé, dans leur jeunesse. Pour les immigrés cela s'accompagne d'un deuil du pays qui n'est jamais complètement fait. Dounia, elle, se perd dans ses calculs: « Si je compte sans me tromper, j'ai vécu une trentaine d'années au Liban et une quarantaine au Canada. Depuis que je suis vieille, j'ai le temps de penser et repenser, de compter et de recompter, mais je n'arrive jamais au même résultat » (35). Mais pour elle: « ici ou là-bas c'est pareil » (38). Chez cette mère, ce qui importe avant tout c'est d'être entourée de sa famille, de ses enfants et petits enfants. On peut peut-être ici rapidement évoquer la valorisation de la maternité qui domine dans les populations arabes, orientales ou africaines (pour ne s'en tenir qu'à ces groupes de migration) sans doute de manière plus visible que chez les femmes occidentales pour qui maternité et activité sociale, professionnelle doivent se combiner. Cela signifie que la vieillesse pour une femme immigrée des groupes cités ci-dessus apporte l'apaisement du devoir accompli. Les enfants élevés, leur vie est accomplie et elles peuvent se reposer sur leur famille. Ce qui explique aussi que Dounia n'éprouve pas, ou n'éprouve plus cette nostalgie-là pourrait provenir du fait que sa vie au Liban fut difficile, on l'a dit: une jeunesse solitaire, une vie de jeune mariée isolée, l'immigration. Finalement ce sont surtout ses enfants qui lui ont ouvert des horizons et lui ont offert des belles années. Et même si l'intégration ne fut pas aisée dans ce pays du froid, ce passé au Canada avec ses enfants est plus riche que son passé antérieur au Liban. Mais il ne faut pas croire que cela fut facile: « Que le chemin est long avant d'arriver à se détacher... »(42). Dounia marche maintenant vers la fin du voyage avec calme: « La vieillesse, quoique j'en pense parfois, sert à quelque chose » (59) parce que depuis longtemps elle a compris que « Partir de son village, de son pays,

c'est partir pour la vie » (114). Cette attitude se rencontre fréquemment chez les femmes immigrées plus que chez les hommes:

Avec cette clairvoyance propre aux dominées, elles pressentent à quel point l'immigration ne peut être un épisode anodin de leur trajectoire de vie, et la vivent très justement comme une rupture sans retour; comme telle, leur présence, même désenchantée, est alors plus sereine, chevillée à l'avenir de leurs enfants – qui, lui, se joue ici –, figure de l'attachement et non de la césure, libérée alors de la faute et de la honte qui ont pesé si lourd sur l'immigration des père (Revue Plein droit, juillet 1998).

Son mari, lui, n'avait jamais pu faire ce deuil. Sa nostalgie demeurera vivace jusqu'à la fin. C'est sans doute ce qui l'avait poussé à organiser, à un moment donné, un retour au pays, retour qui s'avérera être un échec. Il ne lui restera alors qu'à retourner vieillir et mourir en immigration. Pour cependant conserver l'illusion d'un retour possible, il bouge beaucoup et se déplace à l'intérieur de cet espace d'immigration, se leurrant lui-même sur un impossible retour.

La fin du voyage

En Occident la perception de la mort a évolué; si dans le premier millénaire chrétien, la mort était admise comme naturelle et acceptée par la communauté, au cours du temps elle est devenue une échéance à laquelle personne ne veut penser. Des transports des cercueils ouverts de nos ancêtres aux cimetières modernes en dehors des villes, on comprend que la mort n'occupe plus la même place dans la culture occidentale. On meurt maintenant à l'hôpital, souvent seul et non plus dans son environnement familial.

En Afrique, la mort 'idéale' doit avoir lieu dans son village, rien n'est pire que de rencontrer la mort loin des siens⁶. Nous l'avons déjà noté, la personne âgée y tient une place importante et la plus grande marque de respect est que les cérémonies funéraires se déroulent selon la tradition. Les rites funéraires sont extrêmement importants pour le repos du mort, et pour que du monde des morts, il puisse veiller et être bénéfique pour sa famille. Ces rites servent également à réguler le moment de crise, de deuil, de culpabilité des vivants; les chants, les veillées, les repas sont un moment pour célébrer le mort mais surtout pour raffermir les liens de la communauté. Dans la situation d'immigré la fin de vie va prendre une autre tournure.

Mourir devient pour beaucoup d'immigrés, si l'on peut se permettre de l'exprimer ainsi, le moment si espéré du retour sur leur terre natale: « Tant de fois, tant de rêves, pour ça. Il allait y rentrer au bled, mais pas pour habiter dans sa maison. Juste pour retourner à la terre »(Begag 2004, 123). Quand on

circule dans certaines banlieues françaises, on peut être frappé par le nombre de pompes funèbres qui proposent le rapatriement, en effet la plupart des âgés veulent que leur dépouille repose dans leur terre d'origine. Ils n'ont pas pu y retourner de leur vivant, ce mythe les avait soutenus pendant toutes ces années d'immigration et leur souhait est que la dernière demeure soit dans le pays de leurs ancêtres: « Très jeune, elle avait emmené veuvage et fils unique en cette terre de gel, en espérant pouvoir recommencer à neuf. Aujourd'hui, elle soupire son désir de retourner mourir sur le sol natal et d'être enterrée auprès de son bien-aimé » (Péan 1988, 78). Dounia, de nouveau se distingue car son pays est celui de ses enfants et de ses petits enfants: « Je veux mourir là où mes enfants et mes petits enfants vivent » (23). Dounia pense au dernier voyage et pour elle la vieillesse lui sert à apprivoiser la mort: « Je prends tout le temps qu'il faut pour essayer de sentir comment ce sera de ne plus rien ressentir (...) un enfant apprend à marcher, un vieux apprend à mourir » (61). Et puis elle se pose aussi une question qu'elle n'aurait sans doute pas eu à se poser si elle n'avait pas immigré: « Et mourir ignorant, est-ce mieux » (129). Si elle était restée dans son village au Liban, elle n'aurait pas été confrontée à ce monde nouveau fait de tant de paramètres inconnus, avoir immigré lui a montré ses manques: « je ne me serais même pas aperçue que je suis ignorante si je n'avais pas émigré » (82), mais lui a ouvert aussi des portes. A la fin de sa vie, elle pèse le bon et le moins bon mais elle n'arrive pas à dire de quel côté la balance penche. La mort du mari signifie la fin de la vie en couple: « Mon compagnon de vie, de souffrance, de dispute et de rire est parti » (149), cela lui apporte une liberté nouvelle, une tranquillité mais aussi la solitude qu'elle appelle « un nouvel exil » (152). Son mari avait pressenti cette solitude, et c'est sans doute pour cela qu'il disait préférer partir avant elle. Elle finira sa vie comme elle l'avait demandé au début du roman: dans un hospice où elle est devenue dépendante d'inconnus. A la dernière page, on ne sait pas si elle rêve ou si ce sont les derniers moments de sa vie, peu importe, elle retrouve son mari pour le dernier voyage, le dernier exil en douceur et dans l'apaisement.

Si on devait conclure ici, on pourrait avancer que Dounia répond aux questions que se posait May Sarton, à quoi sert la vieillesse et à quoi bon la raconter? La vieillesse pansé certaines plaies de la vie: « La vieillesse, quoi que j'en pense parfois, sert à quelque chose » (58) et la raconter répond sans doute à un besoin de transmission aux générations suivantes, c'est ce que sa fille lui fait comprendre en voulant écrire le récit de la vie de sa mère.

La vieillesse pour Dounia va aussi dans un cheminement personnel l'amener à se libérer du poids de la honte et de la haine. Toute sa vie, elle avait été docile, silencieuse, soumise, arrivée à la fin de sa vie, elle parvient à mettre

des mots sur le comportement de son père, l'homme pieux qui ne lui avait pas appris à lire, qui ne l'avait pas défendu et protégé d'un mari violent et qui avait même maudit sa mère « mon père est un lâche et un menteur (...) Comment dire, que dans le fond de mon cœur, je n'ai aucun respect pour lui, comment dire que je le hais? » (146). De même jaillira son sentiment pour son mari, sentiment de haine qui se transformera en pitié avec l'âge, pour enfin se mêler quand même à de l'amour.

Et les hommes

Qu'en est-il de la situation des hommes immigrés à cette phase de la vie?

Nous l'avons un peu entrevu à travers ce que Dounia disait de son mari. Au contraire des femmes, ils perdurent dans le mythe du retour. Ils avaient été contraints de quitter leur pays pour subvenir aux besoins de la famille mais le rêve du retour les avait soutenus:

.... le retour, tel qu'il est porté dans l'imaginaire immigré (et par l'imaginaire de l'immigré), est pour l'immigré lui-même, mais aussi pour son groupe, un retour sur soi, un retour sur le temps antérieur à l'émigration, une rétrospective, donc une affaire de mémoire qui n'est pas seulement une affaire de nostalgie au sens premier du terme.... la nostalgie n'est pas le mal du retour, car "est une fois celui-ci accompli que l'on découvre que le retour n'est pas la solution: il ne peut y avoir vraiment retour (à l'identique) (Sayad 2006, 141).

La réalité est autre de celle qu'ils avaient imaginée. Pour ceux qui vivent en famille, ils découvrent que les enfants ne ressentent pas ce besoin de retour car eux ne sont partis de nulle part, ils sont d'ici. Quant aux mères immigrées, elles ont construit leur vie autour de leurs enfants qui restent ici, elles n'attendent rien d'un retour au pays. Beaucoup d'hommes immigrés sont restés en France seuls, veufs, divorcés, célibataires ou n'ayant jamais fait venir la famille, ils ont passé leur vie en foyer pour migrants. La situation de ces immigrés âgés demeurés en France est un phénomène assez récent. Il est dû à une espérance de vie allongée grâce à une meilleure législation du travail qui explique la diminution des accidents du travail et puis par un non-retour au pays pour des raisons diverses; alors que dans les premiers temps de l'immigration, l'aspect temporaire dominait: « Un immigré, c'est essentiellement une force de travail, et une force de travail provisoire, temporaire, en transit »(Sayad 2006, 50). Mais alors pourquoi continuer à vivre en immigration quand la raison de cette immigration disparaît? Il est souvent difficile pour l'immigré de retourner dans son pays et de vivre avec des enfants, restés au pays, devenus adultes et avec qui les liens ne sont peut-être pas ce qu'ils auraient été si la relation avait été plus soutenue. L'autorité accordée traditionnellement au chef de famille leur échappe. A cela s'ajoutent

des contingences toutes matérielles, avec des petits appartements où le père retraité n'aura pas sa place. Et puis l'immigré a adopté des habitudes de vie dans le pays d'accueil qu'il n'a pas envie d'abandonner, une certaine liberté, des années de quotidien avec quelques plaisirs. Il n'est pas vraiment d'ici, il n'est plus de là-bas: « De même qu'il n'y a pas de présence en un lieu qui ne se paie d'absence, il n'y a pas d'insertion ou d'intégration en ce lieu de présence qui ne se paie d'une dés-insertion ou dés-intégration par rapport à cet autre lieu, qui n'est plus le lieu de l'absence et le lieu de référence pour l'absent » (Sayad 2006, 151).

Cependant leurs conditions de vie à la retraite ne sont pas brillantes, une vie de travailleur manuel leur fournit une petite retraite qui leur permet souvent de survivre plus que de vivre. Ils partagent des foyers avec des espaces exigus. Ces lieux de vie conçus pour du temporaire et devenus du permanent offrent le miroir de ce que la société a à offrir aux immigrés:

... « meublé », « centre d'hébergement », « foyer-dortoir », « foyer-hôtel », « foyer-appartement », « foyer-logement » ou, mieux, « logement-foyer », autant d'appellations qui, privilégiant chacune un aspect ou une fonction particulière, s'accordent toutes pour refuser au foyer la qualité de vrai logement de caractère locatif, et au résidant celle de vrai locataire (Sayad 2006, 88).

Souvent ils vivent dans une grande solitude que le travail ne vient plus rompre. Ce travail justement leur donnait leur raison d'être, épargner pour rentrer au pays, ou pour nourrir la famille ou tout simplement justifier leur immigration. Cette inactivité n'est pas perçue comme une récompense pour les années de dur labeur mais comme une mise au rebut de la société.

Un écrivain a choisi d'aborder ce sujet c'est Abdelkader Djemaï qui raconte dans *Gare du Nord* (2003) un moment de la vie de trois vieux immigrés algériens. Le plus âgé est Bonbon ancien mineur, il est arrivé en France avec inscrit sur sa carte d'identité « Français musulman d'Algérie ». Sa femme, restée au pays, était morte et il ne lui restait que sa fille et ses petits enfants en Algérie. Le second Bartolo avait connu un grand amour mais elle l'avait abandonné, et Zalamite le troisième compagnon avait divorcé trois fois et n'avait pas d'enfants. Tous trois sont dans la tranche des 70 ans et plus. Vivre ensemble dans ce foyer et partager les courses et les repas rend leur vie plus plaisante. Zalamite rêve une nuit de ses parents morts depuis longtemps et de son retour au pays, cela l'inquiète et justifie une visite à un médium-voyant. Il va être rassuré car le médium lui annonce que ce rêve signifie que l'on ne l'a pas oublié et que tout le monde l'aimait encore « et il serait le bienvenu dans son village, surtout s'il rapportait des cadeaux dans sa valise » (Djemaï, 24).

Leur angoisse à tous trois fut toute leur vie de finir clochard et de mourir loin de leurs proches. La première angoisse répond bien évidemment à la raison première de l'immigration: travailler pour vivre et la seconde est tout à fait culturelle comme nous l'avons précédemment évoqué.

Leur vie maintenant qu'ils sont à la retraite s'est partiellement calquée sur leur ancienne vie de travailleur: « Toute leur vie, ils n'avaient jamais cessé de marcher, de prendre le train 11 comme disait Zalamite » (536), ainsi ils continuent à marcher dans un itinéraire qui est toujours le même. Ils font attention à être toujours propres « les joues toujours nettes » (37) et ne pas rester collés dans la rue car « ils ne voulaient pas ressembler aux nombreux désœuvrés » (37). On l'a dit, leur habitat ne leur permet pas de rester tranquillement chez eux, dans leur minuscule chambre aux murs décati: « dans les couloirs bleu ciel du foyer éclairés par des néons » (41). Et puis se retrouver dans la rue, au milieu de l'action, des gens qui travaillent leur donnait l'illusion d'appartenir encore à ce monde « Cette agitation les rassurait » (40).

Le foyer est aussi un ersatz de là-bas avec « la cuisine du foyer emplie toute l'année d'accents et d'odeurs de morue, de mil, de cassoulet ou de couscous » (45). Le foyer de l'espérance où ils vivent est dans les quartiers nord de la capitale, à côté de la gare de l'Est « cette même gare où des centaines d'Algériens avaient pris le train pour la boucherie de la grande guerre » (51) et peu éloignés de la gare du Nord qui est leur lieu favori de promenade. Ces immigrés restent dans des quartiers chargés d'histoire qui rejoignent parfois la leur. Ainsi le quartier de la Goutte d'Or doit son nom au vin blanc tiré de ces vignes, mais c'est aussi le lieu du soulèvement des Communards qui furent par la suite déportés en Algérie (72); ou encore le quartier Barbès qui doit son nom à un Antillais républicain qui tenta de mener une insurrection (73).

Ils fréquentent les cinémas de Barbès Rochechouart où ils peuvent voir des films arabes et un café « La chope verte » où ils y ont leurs habitudes et dans lequel ils peuvent faire dans les WC des essayages, un commerce de friperie pour hommes s'y était organisé. Ils demandaient aussi conseil à la serveuse pour les vêtements qu'ils devaient ramener à la famille au pays. Un soir, le café s'embrase car vient Cheikha Boum-Boum qui « continuait, à presque soixante ans, de mettre le feu dans les jambes et dans les têtes des femmes et des hommes noirs ou blancs, naturels ou décolorés » (64). Un moment de bonheur pour ces *chibanis* (vieux) qui pour un court moment oublièrent qu'ils étaient « entre deux portes, entre deux seuils, entre deux gares avec leurs bagages et leurs fantômes » (71).

Et un jour Bonbon ne tient plus, il lui faut impérativement repartir dans son pays d'origine, retrouver sa fille et ses petits enfants. Il va y mourir. Avait-il eu le pressentiment de sa fin? Nul ne le sait mais il accomplit ainsi le rêve de tous: mourir chez soi. Les deux autres compagnons ont perdu leur comparse « ils retraversèrent la rue et pénétrèrent dans le 'Foyer de l'Espérance' pour rejoindre en silence leur chambre. Dehors l'orage avait éclaté dans le ciel comme un sanglot » (91). Rien à ajouter à une si belle fin.

Cette observation du destin d'une femme et de celui des trois hommes immigrés m'amène à conclure que la vieillesse pour les hommes et les femmes immigrés diffère. Les femmes grâce au lien qui les attachent aux enfants s'accrochent et s'enracinent peut-être plus aisément que les hommes dans le lieu de l'immigration. Leurs enfants sont devenus leur pays alors que les hommes demeurent avec ce mythe du retour ancré en eux et la nostalgie qui s'y attache. Les femmes dans ce type d'immigration gardent cet univers des enfants qui s'agrandit, s'élargit avec les petits enfants, eux devenus des citoyens à part entière du pays d'adoption de leurs grands-parents. Il n'y a pas de césure aussi brutale que pour les hommes qui ont placé leurs intérêts dans le travail, mais en restant souvent dans le groupe de leur communauté et qui la retraite sonnante, voient leur cercle diminuer. Ils sont restés les mêmes. Les femmes semblent mieux s'accorder du mélange des cultures, l'une s'ajoutant à l'autre. Peut-être le fait d'être femme leur a accordé plus d'aisance dans ce mouvement de transculturalité.

Notes

1. Encore que des Colette, Simone de Beauvoir, Marguerite Duras, Christiane Rochefort, ou encore plus récemment Nicole Chatelet ou Jacqueline Harpman, pour ne citer que quelques exemples de femmes, ont si bien raconté la vieillesse.
2. Et immigré surtout du Sud.
3. En France les chiffres oscillent autour de 20 000 et en Europe 70 000.
4. Expression empruntée à une jeune amie de quelques 80 ans.
5. Dont entre autres celle que j'ai réalisée auprès de 85 femmes françaises immigrées aux Pays-Bas, A.M Gans-Guinoune *Et si c'était à refaire...? Des Françaises immigrées aux Pays-Bas racontent*, Paris, L'Harmattan, 2009.
6. Lire la belle nouvelle de ce vieillard Tally qui revient d'exil pour mourir dans son village in Mahmoud Mahmoud N'Dongo, *L'histoire d'un fauteuil qui s'amouracha d'une âme*, Paris, L'Harmattan, 1997.

Ouvrages cités

Regina Antunes-Meyerfeld et Maria Zlida Ferreira Cury, « Mémoires exilées: trajectoire d'un immigrant dans le roman *A república dos sonhos* de Nélida Pinon » dans Alain Montandon et Philippe Pitaud (dir.), *Vieillir en exil. Cahiers de recherche du CRLMC*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2006.

Azouz Begag, *Le Marteau Pique-Cœur*, Paris, Seuil, coll. Points, 2004.

Abdelkader Djemaï, *Gare du Nord*, Paris, Seuil, coll. Points, 2003.

Abla Farhoud, *Le bonheur a la queue glissante*, Montréal, Typo, 2004.

Anne-Marie Gans-Guinoune, *Et si c'était à refaire...? Des Françaises immigrées aux Pays-Bas racontent*, Paris, L'Harmattan, 2009.

Julia Kristeva, *Étrangers à nous-mêmes*, Paris, Gallimard, 1988.

Alain Montandon, « Vieillir en exil: Shenaz Patel et Abla Farhoud » dans Alain Montandon et Philippe Pitaud (dir.), *Vieillir en exil. Cahiers de recherche du CRLMC*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2006.

Charlemagne Simplicie Moukouta, *Vieillesse et Migration en France. Approches psychopathologique et interculturelle*, Paris, L'Harmattan, 2010.

Mahmadou Mahmoud N'Dongo, *L'histoire d'un fauteuil qui s'amouracha d'une âme*, Paris, L'Harmattan, 1997.

Stanley Péan, *La plage des songes et autres récits d'exil*, Montréal, Editions du CIDIHCA (1966-1998).

Robert Michel Palem, « Cliniques de l'exil et autres exils intérieurs. D'Ovide à Dostoïevski et au temps présent des déportations totalitaires et des émigrations post-coloniales », Médiathèque de Perpignan (7/10/2006).

Abdelmalek Sayad, *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité*. 1 L'illusion du provisoire, Paris, Editions Raisons d'agir, 2006.

May Sarton, « Birthday present » in *Coming into eighty: New Poems*, New York, W.W. Norton&Company, 1994.

« Vieillesse et immigration... » Revue Plein Droit no 39 (Juillet 1998)
<http://www.gisti.org/doc/plein-droit/39/edito.html>